

Les Cahiers du CASPER

(Centre d'anthropologie, sociologie et psychologie - études et recherches)

N° 23, 31 juillet 2015 (Université Saint-Louis - Bruxelles).

Compte-rendu

En backstage du Ronquières Festival

Rencontre estivale avec Bertrand Hamaide autour de son expérience comme organisateur de festival. (Propos recueillis par François Demonty).

Comment t'es tu retrouvé impliqué dans l'organisation du Ronquières Festival ?

J'ai toujours aimé la musique depuis que je suis enfant et on avait créé à Binche avec des amis une asbl qui organisait des petits concerts et puis on a voulu avoir un plus gros projet. On avait d'abord envie de faire un petit festival dans les 200-300.000€ de budget. On a contacté « Les Ardentes » et ils ont directement mordu à l'hameçon mais ils voulaient quelque chose de plus gros donc on s'est vite dirigés vers un mastodonte.

Comment ce festival se positionne-t-il par rapport aux autres ?

On a un positionnement fort spécifique. On est sur deux jours alors que tous les autres festivals sont sur trois ou quatre jours. Deux jours, c'est peu mais on trouvait que c'était sympa et personne ne fait ça. On va vers un moule qui est : le samedi pour les amateurs de musique plus pop-rock, branchée, donc vraiment ceux qui aiment bien la musique, et le dimanche plus familial où les gens viennent avec leurs gosses. Il y a plein d'enfants, c'est gratuit pour eux. En termes de programmation, le dimanche fait plus « Francos » et le samedi se dirige plus vers « les Ardentes ».

On a du mal à suivre chaque année les nouveaux événements qui se qualifient de « festivals ». As-tu l'impression que « festival » est un terme un peu fourre-tout ou il y a une notion définissable derrière ?

En Belgique, c'est fort flou parce que tout le monde veut faire son festival. Je pense, mais je peux me tromper, qu'on est le pays où il y a la plus grande concentration de festivals par habitant. Donc manifestement il y en a beaucoup trop, d'ailleurs il y en a des tas qui font faillite chaque année.

Et qu'est-ce qui définit un festival selon toi ?

Pour moi, un vrai festival c'est d'abord plusieurs jours et puis c'est surtout le professionnalisme autour de la technique : le son, les scènes, la régie générale, c'est vraiment un métier. On travaille avec des boîtes techniques professionnelles mais donc aussi assez chères. Mais t'as beaucoup de petits événements qui travaillent à moindre frais et ça manque du coup de qualité en termes de son et d'accueil des artistes.

Des analystes et des politiques parlent de « marketing urbain », de « compétition culturelle » entre villes et régions, as-tu l'impression que le phénomène festival relève de ces logiques-là ?

Oui, parce que chaque ville, et je dirais même les partis politiques aiment bien avoir leur festival, qui n'est pas à eux mais auquel ils s'identifient. Et c'est amusant parce que l'opposition s'oppose souvent au festival de la majorité au pouvoir. En l'occurrence à Ronquières, c'est une majorité MR avec l'opposition qui s'oppose au festival et à Thuin, avec le « Scène sur Sambre », qui est quand même un gros concurrent, c'est une majorité PS qui encense le festival et l'opposition est contre. C'est amusant de voir comment la majorité défend souvent son festival et essaie d'avoir des leviers politiques pour l'aider. Nous, par exemple, on est aidés par la ville de Braine-le-Comte mais beaucoup moins que les « Francos » de Spa qui dépendent fortement du sponsoring public.

En 2013, paraissait une étude comparative internationale sur les festivals. En tant qu'économiste, y-a-t-il un angle de ce phénomène qu'il te plairait d'étudier ?

Honnêtement, c'est particulier parce que si tu regardes la maximalisation du profit, je ne pense pas que c'est pas un secteur qui rapporte de l'argent, du tout ! Il n'y a que quelques festivals qui rapportent de l'argent : Werchter, Pukkelpop, Dour et évidemment Tomorrowland. Le reste, ça rapporte un an, c'est réinvesti l'année qui suit, donc c'est loin d'être folichon. Notre festival, ça va bien parce que nous, les quatre binchois organisateurs, on a un métier et on ne se verse pas de salaire, donc on travaille comme des fous, le soir, le weekend mais sans se faire payer. En termes de modèle économique, pour qu'un festival fonctionne... Il faut savoir que les prix des artistes ont explosé en dix ans parce qu'ils ne vendent plus de disques et qu'on les demande dans des festivals un peu partout à travers le monde. Les prix sont absolument démentiels pour certains artistes. Dans ces conditions un festival dépend vite de subsides, donc des pouvoirs publics essentiellement, ce dont on n'a pas nécessairement envie. Par conséquent si je n'étais pas prof d'unif, en tant qu'économiste, ce n'est pas un domaine dans lequel j'irais pour gagner de l'argent. Nous on le fait dans une optique quasi anti-économique, dans le cadre de nos loisirs. Si je devais le prendre par un angle, j'irais dans une direction qui m'intéresse, et comme je travaille en économie de l'environnement, je me suis demandé ce qu'on pouvait faire à ce niveau-là sachant que c'est super à la mode de dire qu'on fait attention à l'environnement. La plupart s'en moquent et ne font ça que pour récolter quelques subsides. On a trouvé quelque chose qui est bien : on a demandé à un cabinet extérieur de calculer notre empreinte écologique et le CO2 équivalent par festivalier, et on fait une compensation totale en donnant de l'argent à une organisation qui plante des arbres à Madagascar. D'ailleurs dans quelques >>>

Agenda

- Vacances d'été (ou ce qu'il en reste) – les activités du CASPER reprendront à la rentrée prochaine.

>>> années, j'aimerais voir une photo de la pépinière qui a poussé grâce aux différentes éditions du festival, c'est sympa !

Comme le sujet est quand même léger... Plutôt Christophe Willem ou Deus ?

Deus, définitivement ! En plus c'est le gros nom en tête d'affiche.

Plutôt Stella ou Jupiler ?

On vend de la Jupiler mais chez moi je bois de la Stella. C'est le même groupe mais sur les festivals il y a la

Jupiler qui se branche plus « jeunes » et Stella plus « haut de gamme », mais voilà, comme je vieillis, chez moi je bois de la Stella et en festival, de la Jupiler (rires).

Bertrand Hamaide est professeur d'économie à l'USL-B, et vice-recteur à l'enseignement.

Biblio – En guise de prolongement, une suggestion de lecture : Emmanuel Négrier, Michel Guérin et Lluís Bonet (dir.), *Festivals de musique(s) : une comparaison internationale*, Paris, Ed. Michel de Maule, 2013.

Activités (projets en cours, chantiers, suivi, prospective)

• Le 19 juin dernier s'est déroulée la réunion du CASPER consacrée à un bilan de l'année écoulée. Nouveaux projets, perspectives et prospectives étaient bien sûr également à l'ordre du jour de cette réunion. Nous y ferons écho lors du numéro de rentrée (en septembre

prochain). Nous vous donnerons également des nouvelles du « mercato d'été » version universitaire (transferts entrant et sortant, arrivées et départ, qu'il s'agisse de jeunes espoirs locaux ou de vedettes confirmées sur le plan international...).



Focus : Laurent Mermet et Nathalie Zaccai-Reyners (dir.), *Au prisme du jeu. Concepts, pratiques, perspectives*, Paris, Hermann, 2015.

Au mois d'août 2013 s'est déroulé à Cerisy-la-Salle (Normandie) un colloque autour de la notion de jeu. Cette rencontre, intitulée « A quoi (vous) sert le (concept de) jeu ? », a réuni des représentants de diverses disciplines et professions (philosophie, sociologie, anthropologie, psychologie, formation, théâtre, gaming...) et a été l'occasion de s'interroger sur les définitions et les usages de cette catégorie protéiforme. Aujourd'hui, les actes de ce colloque sont publiés sous la direction de Laurent Mermet et Nathalie Zaccai-Reyners, organisateurs de l'événement. Plusieurs membres du CASPER ont contribué à cet ouvrage : Jean-Michel CHAUMONT, « "A la vie, à la mort" : jeux nobles (orateurs, militaires et matrones) et jeux ignobles (acteurs, gladiateurs et prostituées) » (pp. 37-58), Nicolas MARQUIS, « Lorsque la situation est grave : le jeu comme analyseur de l'expérience de lecture d'ouvrages de *self-help* », et Jean-Pierre DELCHAMBRE, « Mise en jeu et expérience créative : la socio-anthropologie du jeu illustrée par une recherche sur les pratiques culturelles » (pp. 269-286). Mentionnons en outre la contribution de Roberte Hamayon (qui nous avait fait le plaisir de participer au séminaire Jeu & symbolique il y a quelques années), « Le "jouer" prépare le "faire" (sur l'exemple des Jeux sibériens) » (pp. 13-36). Enfin, signalons la parution d'un numéro de la Revue du MAUSS consacré à la question du jeu : « L'esprit du jeu. Jouer, donner, s'adonner », n° 45, 2015.

Divers (annonces, communications, publications, intérêts, favoris...)

- Le 2 juillet, Dominique DEPRINS a présenté une communication intitulée « De l'âge du probable à l'âge du Big Data : de la prévention à la prédiction », dans le cadre du deuxième European Congree for Social Psychiatry qui s'est tenu à Genève et qui portait sur la thématique suivante : « Social Psychiatry in the Age of Informatics ».

- Le 15 juillet, Nicolas MARQUIS a présenté une communication intitulée « La vie désirée des patients psychotiques. (Ré)imaginer des soins qui donnent du sens à l'existence », dans le cadre du Séminaire international d'études sur le soin, qui avait pour thématique « Imagination, relations morales et éthique du care » (Fondation Les Treilles, France, 13-18 juillet 2015; rencontre organisée par Frédéric Worms et Nathalie Zaccai-Reyners).

- Que les fans de John Nève se rassurent : son compte-rendu, qui avait été annoncé dans la foulée de celui d'Hervé de Brouwer (cf. CDC n° 22), ne s'est pas perdu dans les limbes. Nous l'attendons avec impatience...

- **PLAYLIST / FAVORIS** : une sélection proposée par Emmanuelle Lenel – 1°) *Cyclo* de Tran Anh Hung (1995), un film pour apprivoiser le côté obscur du Vietnam – la criminalité de rue – grâce à une photographie et des jeux de lumière éblouissants ! 2°) *Work/Travail/Arbeit* (2015), une exposition dansée de Anna Teresa De Keersmaeker, produite par Rosas et le Wiels, qui revisite une œuvre ancienne de la chorégraphe en dilatant le temps et en déconstruisant l'espace théâtral pour permettre au visiteur de musée d'en explorer les détails. 3°) Le premier album éponyme de *Hercules & Love Affair* (2008), un projet disco vintage, avec une très belle collaboration de Antony Hegarty (*Antony And the Johnsons*) sur le titre « Blind », light mais qui fait du bien l'été !